

## Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes  
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



# Dialectologie et standardisation linguistique – Centres et marges économiques et culturels en Basse-Bretagne

Nelly Blanchard

Numéro 13-14-15, printemps–automne 2008, printemps 2009

La résistance des marges : exploration, transfert et revitalisation des traditions populaires des francophonies d'Europe et d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038419ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038419ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchard, N. (2008). Dialectologie et standardisation linguistique – Centres et marges économiques et culturels en Basse-Bretagne. *Port Acadie*, (13-14-15), 45–61. <https://doi.org/10.7202/038419ar>

Résumé de l'article

L'étude des variations spatiales de la langue bretonne révèle le rôle très important des centres économiques et des voies de communication et permet de mettre en valeur d'une façon originale leur évolution au fil des siècles. L'approche géolinguistique permet de voir les mots courir sur les routes ou s'arrêter aux montagnes, et de mettre en lumière des zones d'entrée de nouveautés linguistiques et des zones d'archaïsmes qui donnent l'impression de « résister » à ces poussées. Par ailleurs, les choix en matière de standardisation linguistique montrent qu'ils n'ont pas toujours été faits en fonction de ces pôles économiques et qu'il n'a pas toujours été tenu compte des variations dialectales. D'autres critères ont joué un rôle important dans ce cas. Les marges en matière de standard linguistique sont bien différentes et reposent davantage sur des pôles culturels, sur l'influence de la littérature — qui ne s'est pas développée autour d'écoles en Basse-Bretagne, mais plutôt autour de groupes sociaux et d'individus —, et de perceptions sociolinguistiques. La confrontation de la dialectologie et de la sociolinguistique permettra de voir ce qu'est une marge, comment les marges se créent, selon quels processus elles se maintiennent ou non, et montrera qu'un territoire peut constituer une marge à un moment donné et changer de statut, qu'il peut former une marge dans un domaine et être un centre dans un autre.

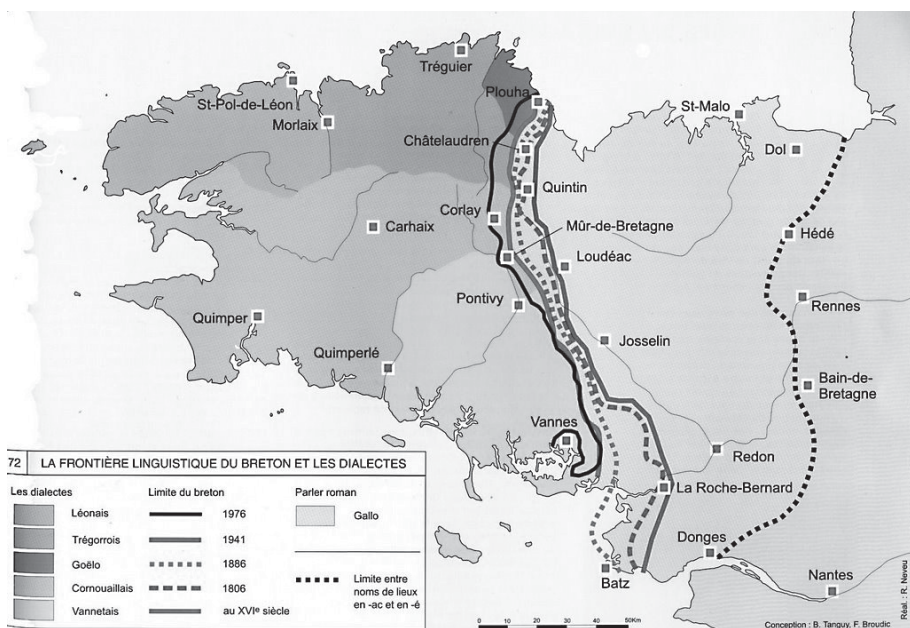
# Dialectologie et standardisation linguistique – Centres et marges économiques et culturels en Basse-Bretagne

Nelly Blanchard  
Université de Bretagne  
Occidentale

## Résumé

L'étude des variations spatiales de la langue bretonne révèle le rôle très important des centres économiques et des voies de communication et permet de mettre en valeur d'une façon originale leur évolution au fil des siècles. L'approche géolinguistique permet de voir les mots courir sur les routes ou s'arrêter aux montagnes, et de mettre en lumière des zones d'entrée de nouveautés linguistiques et des zones d'archaïsmes qui donnent l'impression de « résister » à ces poussées. Par ailleurs, les choix en matière de standardisation linguistique montrent qu'ils n'ont pas toujours été faits en fonction de ces pôles économiques et qu'il n'a pas toujours été tenu compte des variations dialectales. D'autres critères ont joué un rôle important dans ce cas. Les marges en matière de standard linguistique sont bien différentes et reposent davantage sur des pôles culturels, sur l'influence de la littérature — qui ne s'est pas développée autour d'écoles en Basse-Bretagne, mais plutôt autour de groupes sociaux et d'individus —, et de perceptions sociolinguistiques. La confrontation de la dialectologie et de la sociolinguistique permettra de voir ce qu'est une marge, comment les marges se créent, selon quels processus elles se maintiennent ou non, et montrera qu'un territoire peut constituer une marge à un moment donné et changer de statut, qu'il peut former une marge dans un domaine et être un centre dans un autre.

La description et l'analyse proposées dans cet article sont motivées par le souhait de nourrir la problématique générale d'exploration et d'interrogation de la marge, mais au travers d'un éclairage par un angle de vue qui n'est pas l'ethnologie, mais la linguistique. La langue bretonne est l'objet qui se trouve au cœur du développement qui va suivre, langue parlée en Basse-Bretagne depuis quinze siècles. Cette région que l'on nomme Basse-Bretagne se situe dans la partie occidentale de la Bretagne, à l'ouest d'une ligne Plouha (22) – Damgan (56), ligne qui s'est d'ailleurs déplacée vers l'ouest au fil du temps, jusqu'à l'Oust, dernier fleuve navigable de Bretagne (**ill. 1**).



1. Fañch Broudic, dans Bernard Tanguy, Michel Lagrée (dir.), *Atlas d'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2002, p. 158.

Comme toutes les langues, la langue bretonne est caractérisée par des variations : une évolution linguistique historique, des variations géographiques dans la langue orale et des variations sociales manifestes tant à l'oral qu'à l'écrit. Je m'attacherai ici, d'une part, à l'analyse dialectologique, c'est-à-dire aux variations géographiques de la langue bretonne parlée — et je m'appuierai pour cela sur les travaux de Pierre Le Roux (*Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, confectionné entre 1910 et 1920, et publié entre 1924 et 1953), de Jean Le Dû (*Nouvel Atlas linguistique de la Basse-Bretagne*, publié en 2001 par le CRBC/CNRS, Brest) et de François Falc'hun (*Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*<sup>1</sup>) — et d'autre part, à l'analyse de la standardisation par la confection de formes écrites relativement homogènes — et, à côté de mes propres synthèses de données, j'exploiterai le travail d'Yves Le Berre sur la *Littérature de langue bretonne – Livres et brochures entre 1790 et 1918*<sup>2</sup>.

1. François Falc'hun, *Perspectives nouvelles sur l'histoire de la langue bretonne*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1981.
2. Yves Le Berre, *La Littérature de langue bretonne – Livres et brochures entre 1790 et 1918*, Brest, Ar Skol Vrezeong/Emgleo Breiz, 1994.

Le couple conceptuel centre/périphérie — ou centre/marge — est hérité de la géographie et permet la mise en relation de deux espaces, par une approche distinctive, hiérarchisée, dissymétrique. Le passage de la géographie à la linguistique demande quelques brefs éclaircissements préliminaires, quelques remarques sur la manière d'envisager les passerelles entre langue et géographie. La linguistique dont il sera ici question relève, d'une part, de la langue orale vernaculaire, dont les variations de réalisation phonique sont matérialisables sur des cartes — on parle alors de dialectologie et de géolinguistique ou géographie linguistique —, et d'autre part, de standardisation par l'écrit, et je choisis volontairement d'en faire une présentation qu'on pourrait qualifier de géographie littéraire, qui se bornera à des données quantitatives et renoncera au qualitatif. Dans les deux cas, la base de mon travail sera donc constituée de cartes, de données représentées en à-plat et pouvant être traitées au travers du prisme centre/marge.

Cartes en mains, je ferai un repérage des marges linguistiques en Basse-Bretagne, au niveau dialectal dans une première partie, puis concernant la standardisation dans une deuxième partie. Enfin, je proposerai un essai de synthèse dégageant les divergences et les points communs de la création et de l'évolution des centres et marges linguistiques, et fournissant quelques pistes sur les ressorts de ces changements.

### **Le dynamisme des variations dialectales**

Il est important de rappeler que les cartes dialectales ne fournissent que des données écrites en alphabet phonétique et correspondant, pour chaque mot, à la réponse fournie par le locuteur interrogé pour chacun des points de l'atlas, et que de telles cartes ne laissent évidemment aucun centre et aucune marge apparaître. Ce n'est en fait qu'un catalogue cartographié, des faits qui ne disent rien en eux-mêmes. Seule l'interprétation donne du sens à ces faits; seul l'isoglosse tracé sur la carte fait naître un ou des centres, une ou des marges.

Parler du dynamisme des variations dialectales ne signifie pas que les locuteurs du breton changent de prononciation sans cesse; il n'est aucunement question de synchronie. Cette idée est évoquée dans la perspective diachronique, dans celle de l'évolution de la langue au fil du temps. Ce sont de véritables scénarios qu'il s'agit de découvrir — ou du moins de reconstituer sous forme d'hypothèses —, une stratigraphie à associer à la répartition des formes dans l'espace à un moment donné<sup>3</sup>.

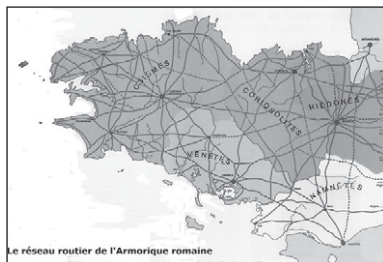
---

3. Jean-Philippe Dalbera, *Des dialectes au langage : une archéologie du sens*, Paris, Champion, 2006, p. 71.

Je propose de retracer les grandes lignes des théories développées par François Falc'hun au sujet de la langue bretonne, de son histoire au regard des variations dialectales. L'expérience qu'il a le plus souvent relatée est celle de la découverte, en superposant des cartes de *l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne (ALBB)* à une carte des routes anciennes, de voir les mots courir sur les routes<sup>4</sup>. Les théories de Falc'hun reposent en effet sur la très grande importance des voies de communication — les routes pour la Basse-Bretagne — et des centres économiques que ces routes relient au reste du pays, provoquant un flux déséquilibré d'hommes, de marchandises, d'idées ou de modes, parmi lesquelles les faits langagiers. Par ailleurs, il a mis en lumière le rôle d'obstacle que jouent, à divers degrés, certains éléments géographiques naturels dans cette dynamique : les Monts d'Arrée, la forêt de Quénécan, les rivières ou abers qui sont difficilement navigables.

### *L'influence ancienne et profonde de Carhaix*

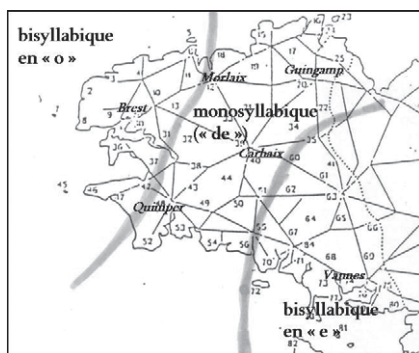
Mises à part quelques rares cartes au travers desquelles on visualise une division ethnique ancienne, datant de l'immigration bretonne, le premier centre mis en lumière par Falc'hun est la ville de Carhaix, au centre du pays. Peu de temps après la conquête romaine, la construction d'un vaste réseau routier prenant appui sur les routes gauloises existantes fut déclenché. Organisé autour de Lyon, nouvelle capitale de la Gaule, il se déploie sur l'ensemble du territoire de l'empire, et, dans l'actuelle Basse-Bretagne, Carhaix (Vorgium) en constituait le centre routier le plus important, d'où partaient de nombreuses routes en étoile. C'est ainsi que cette ville devint un centre d'activités de la région dans lequel naquirent marchés et foires (**ill. 2**).



2. Jean-Yves Eveillard et Stéphane Le Pennec, dans Bernard Tanguy, Michel Lagrée (dir.), *op. cit.*, p. 47.

4. François Falc'hun, *op. cit.*, p. 18.

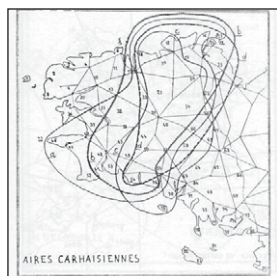
Même après la disparition des institutions romaines et l'immigration bretonne, Carhaix va longtemps bénéficier de ce réseau routier et de son prestige, et ainsi propager des traits de son parler. Un très grand nombre de cartes témoignent de cette diffusion du parler carhaisien et par conséquent de la régression des autres formes, qui deviennent marginales face aux formes du puissant centre économique et linguistiquement novateur. La carte n° 110 de l'*ALBB* (« à eux ») montre l'existence de trois zones distinctes, la première au nord-ouest regroupant les formes dissyllabiques en « o » (*dezo*, *deho*, *deo*), la deuxième au sud-est regroupant les formes dissyllabiques en « e » (*dehe*), et la troisième, au centre, dans une diagonale ayant pour centre Carhaix et s'étendant de Tréguier à Concarneau, dans laquelle une forme simplifiée, monosyllabique, est utilisée (*de*) (**ill. 3**).



3. Carte n° 110, *ALBB* : « à eux »

Il est fort intéressant de constater que ce type de carte, sur lequel on constate que le centre carhaisien diffuse largement les formes de son parler sur une diagonale NE/SO, se rencontre fréquemment et que les isoglosses s'arrêtent à peu près tous aux mêmes endroits, ne pouvant atteindre la zone NO et la zone SE. L'obstacle que constituent les Monts d'Arrée est suffisamment important au NO pour bloquer la progression de la forme diffusée par Carhaix et la forêt de Quénécán à côté de Mur-de-Bretagne semble jouer le même rôle. La rivière de Morlaix et celle de Quimperlé forment aussi des frontières naturelles à cette expansion. De la sorte, deux marges importantes se forment en périphérie du domaine bretonnant : le breton léonais et le breton vannetais conservent des formes archaïques et se démarquent nettement du breton central novateur (**ill. 4**).

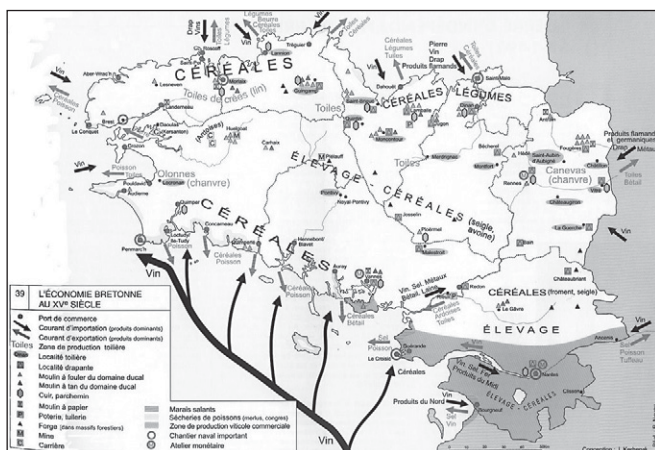




4. Carte synthétique, François Falc'hun, *op. cit.*, p. 143.

### L'importance des ports à la fin du Moyen-Âge

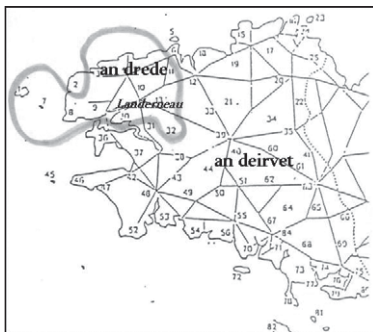
À la fin du Moyen-Âge, une nouvelle économie point, celle liée au commerce maritime. Les ports prennent alors de l'importance (**ill. 5**).



5. Jean Kerhervé, dans Bernard Tanguy, Michel Lagrée (dir.), *op. cit.*, p. 89.

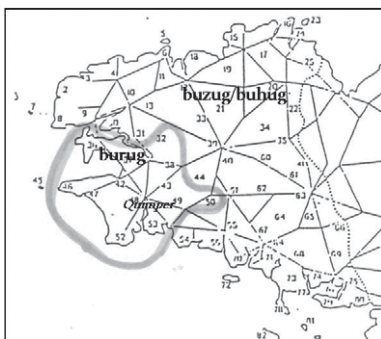
Au détriment de Carhaix, Morlaix, mais aussi Landerneau et Quimper, deviennent d'importants centres d'échanges de marchandises et d'échanges humains, et donc langagiers. Les cartes suivantes témoignent de cela :

Autour de Landerneau s'est développée la forme « *an drede* » à côté de la forme « *an deirved* », pour signifier « la troisième » (**ill. 6**).



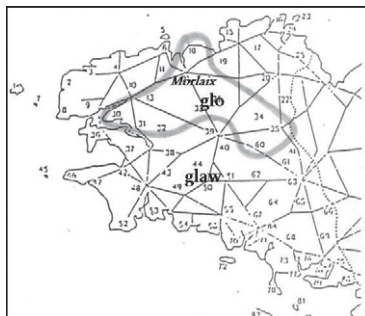
6. Carte n° 119, *ALBB* : « la troisième »

Autour de Quimper s'est propagée une forme caractérisée par un rhotacisme (« *burug* ») à côté des formes « *buzug/buhug* », pour le « ver de terre » (**ill. 7**).



7. Carte n° 47, *ALBB* : « ver de terre »

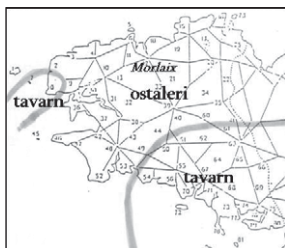
Morlaix a diffusé, pour le mot « pluie », une forme non diphtonguée « *glo* » à côté des formes diphtonguées (**ill. 8**).



8. Carte n° 225, *ALBB* : « pluie »



Le déclin de Carhaix ne se fait pas en un jour et la ville continue pendant un temps à jouer parfois le rôle de relayeur plus au moins fort des formes nouvelles venues de ces nouveaux centres, qui géographiquement, se situent en périphérie du pays (**ill. 9 et 10**).



9. Carte n° 328, *ALBB* : « auberge »

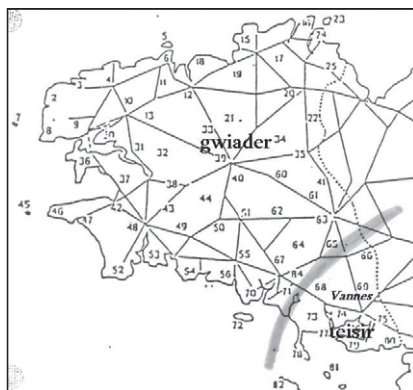


10. Carte synthétique, François Falc'hun, *op. cit.*, p. 141.

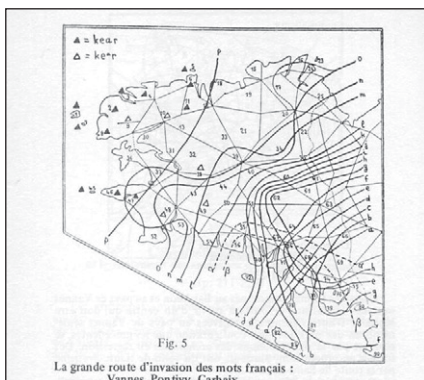
### ***L'entrée des mots français par le sud-est***

Une influence plus récente est venue de l'est. Le centre influent se situe dans ce cas au-delà de la frontière linguistique, il n'est pas localisable précisément et vient d'une autre langue que le breton (le gallo ou le français). Un déséquilibre important caractérisait jusqu'à assez tard le réseau routier autour de la ville de Vannes : deux routes reliaient la ville au domaine bretonnant, tandis que quatre la reliaient au pays gallo. Par contraste, une configuration inverse caractérisait la zone NE de la Basse-Bretagne. Falc'hun explique ainsi le grand nombre de mots français entrés dans le pays de Vannes et leur petit nombre pour le Trégor et Goëlo (**ill. 11 et 12**).

La géolinguistique montre que l'un des schèmes organisateurs de la diffusion linguistique est la coexistence de centres novateurs et de périphéries conservatrices. De plus, ces changements ne sont pas le fruit du hasard. La langue n'évolue pas par elle-même, de manière aléatoire



11. Carte n° 99, *ALBB* : « tisserand »



12. Carte synthétique : « La grande route d'invasion des mots français », François Falc'hun, *op. cit.*, p. 142.

et imprévisible. Elle ne suit pas non plus un destin prédéterminé, des règles établies. Il n'y a pas de fatalité historique. Les changements linguistiques (comme les idées ou les modes vestimentaires par exemple) se produisent au contact d'autres formes et dépendent de la nature de ces contacts dans l'espace et dans le temps. Enfin, on a pu observer au travers de ces quelques cartes que les frontières ne sont pas fixes et changent pour chaque mot, que les isoglosses se présentent sous formes de cercles concentriques allant parfois jusqu'à briser des aires auparavant uniformes, préservant parfois une butte-témoin précieuse pour l'analyse, et que, par conséquent, la « marge linguistique » n'existe pas.

## La marge centrale du breton écrit

En changeant d'objet observé et en passant au breton écrit pour évoquer la question de la standardisation, je remonte à nouveau le fil du temps jusqu'à l'époque romaine. Les Romains ont imposé le latin comme langue de communication écrite et ceci a duré fort longtemps en Europe. Si bien que les langues vernaculaires sont restées marginales tardivement dans les textes, au point de n'occuper concrètement que la marge des manuscrits, au sein de quelques gloses disséminées en périphérie de parchemins.

### *Morlaix au travers de l'orthographe homogène du moyen-breton?*

Les premiers textes en langue bretonne remontent au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Littérature et dictionnaires commencent à façonner une langue bretonne écrite qualifiée de « moyen-breton écrit ». La connaissance du moyen-breton oral est pour ainsi dire nulle et celle du moyen-breton écrit n'est que parcellaire : nous ne connaissons que quelques textes, la plupart ne sont pas signés, l'origine géographique des auteurs est donc rendue fort difficile; les trois quarts des textes sont parvenus jusqu'à nous sous forme manuscrite et ne renseignent donc pas sur les lieux d'édition; enfin, une partie de ces textes ne nous est connue que par les copies de dom Le Pelletier au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. De plus, les textes bretons du Moyen-Âge sont surtout des textes ou dictionnaires écrits dans une orthographe unifiée, cohérente, qui a peu évolué dans sa forme écrite entre le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Bref, il semble qu'il existait un standard orthographique, utilisé au moins dans une partie du domaine bretonnant, mais il est assez difficile de le rattacher à un centre.

On peut toutefois tenter quelque hypothèse, malgré ces difficultés de localisation. On constate que la moitié des éditions connues viennent de Morlaix, et que Morlaix et Tréguier regroupées couvrent les trois quarts des textes imprimés connus ou mentionnés<sup>6</sup>. En outre, les quelques rares auteurs connus viennent de la région de Morlaix ou du Léon (le Léon pour Ivonet Omnes, Plougouven pour le *Catholicon*, Roscoff pour les *Colloques*). L'importance des ports à cette époque, et tout particulièrement celle de Morlaix pendant des siècles, a déjà été soulignée dans le développement précédent et on peut imaginer que la bourgeoisie commençante de la ville a peut-être tenté de tourner le prestige de son parler en promotion du

---

5. Christian-Joseph Guyonvarc'h, *Catholicon*, Brest, Armeline, 2005, p. xxxii.

6. Le *Catholicon*, le *Mirouer de la Mort*, rééd. de la *Passion et Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, rééd. de la *Vie de Sainte Barbe*, la *Vie de Sainte Catherine*, les *Amourettes du vieillard*.

breton comme langue de culture, et ainsi formuler l'hypothèse d'un centre culturel morlaisien dans le domaine du breton écrit<sup>7</sup>.

### ***xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècles : des standards ecclésiastiques léonais et vannetais***

À partir du xvii<sup>e</sup> siècle, après la contre-réforme, une nouvelle orthographe, plus proche de la langue parlée, est proposée par le père Maunoir dans son *Sacré Collège de Jésus* de 1659. L'objectif est de permettre à un plus grand nombre de personnes — et précisément de fidèles — d'accéder à la lecture des textes d'édification religieuse. Le père jésuite confectionne pour cela un dictionnaire dans lequel doivent figurer les mots bretons des quatre évêchés « où se trouvent les 4 Dialectes Armoriques », mais il précise aussitôt qu'il donne la priorité au dialecte léonais<sup>8</sup>. Ainsi, un standard basé sur le breton du NO se diffuse dans ces textes religieux, principale littérature de l'époque<sup>9</sup>.

Les différences de prononciation étant si importantes entre les parlers KLT (Cornouaille-Léon-Trégor) et les parlers vannetais que, au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, une orthographe vannetaise se dessine au sein des dictionnaires de Pierre de Chalons (1723) et Gillart de Kerampoul (1744), et elle sera maintenue aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles. Ainsi deux centres sont représentés par l'orthographe.

Une étude détaillée des livres et brochures publiés entre 1790 et 1918 fournit des chiffres précis. Comme pour la période précédente, la littérature religieuse reste imposante et le clergé garde son rôle d'éditeur et de consommateur de textes en breton<sup>10</sup>. Les deux pôles désignés pour le siècle précédent se renforcent, l'un basé sur la langue de l'axe Morlaix-Landerneau et l'autre sur la langue de Vannes<sup>11</sup>. Malgré le rôle important de l'Église, Yves Le Berre souligne qu'en matière d'édition les évêchés ne constituent pas les seuls pôles dominants et ils ne sont pas les seuls centres de production et de diffusion des textes : les préfectures et sous-préfectures les y épaulent<sup>12</sup>.

La répartition des ateliers d'imprimerie de textes bretons de la période 1790–1890 témoigne à nouveau du fait que l'imprimerie en Basse-Bretagne est un phénomène urbain et périphérique. Les petites villes du

7. Yves Le Berre, *op. cit.*, p. 27.

8. Introduction au *Sacré collège de Jésus* : « mais comme le Dialecte Leonnois est dans nostre langue ce qu'estoit autrefois l'Attique parmy les Grecs, & ce qu'est a present le Toscan dans l'Italie, ie m'y arreste par-dessus les autres... »

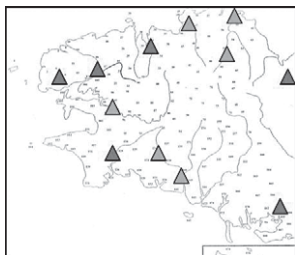
9. C'est à cette époque aussi que sont introduits un très grand nombre de mots français dans les textes bretons, mots abstraits le plus souvent, empruntés aux modèles français formant alors un puissant centre diffuseur de culture.

10. Yves Le Berre, *op. cit.*, p. 477–478.

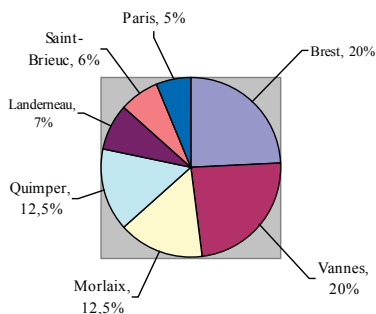
11. *Id.*, p. 143.

12. *Id.*, p. 142.

centre de la Bretagne ne possèdent pas d'imprimerie ou n'impriment pas en breton. Le centre géographique du pays se trouve être en fait une marge en matière de diffusion de textes bretons (**ill. 13**). De plus, les deux tiers des ateliers se situent sur le littoral nord de la Basse-Bretagne, et



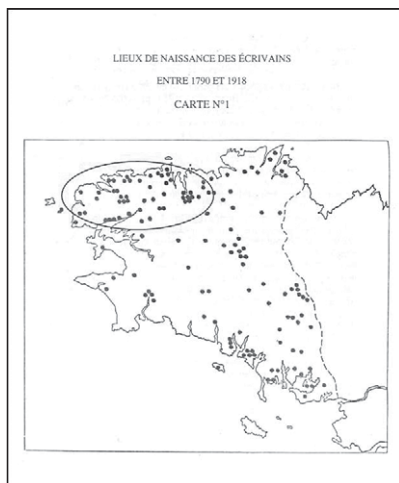
13. Villes possédant un ou plusieurs ateliers d'imprimerie en langue bretonne; en foncé, avant 1830, et en clair, après 1830 (d'après les données de l'étude d'Yves Le Berre, *op. cit.*, p. 143–144)



Nombre d'éditions de textes en langue bretonne par ville entre 1790 et 1890 (d'après les données de l'étude d'Yves Le Berre, *op. cit.*, p. 143–145).

les trois cinquièmes en Finistère. Le Léon se trouve donc bien être le plus important centre de diffusion de la culture bretonnante écrite<sup>13</sup>. Le poids culturel relatif des villes et régions ressort aussi de l'examen du nombre d'éditions dans chaque ville : Brest et Vannes se détachent nettement des autres villes avec, pour chacune d'elles, 20 pour cent du total des éditions. Morlaix et Landerneau renforcent le pôle léonard avec, respectivement, 12,5 pour cent et 7 pour cent du total. La carte des lieux de naissance des écrivains entre 1790 et 1918 renforce l'idée d'un puissant centre culturel léonard (**ill. 14**).

13. *Id.*, p. 144.



14. Lieux de naissance des écrivains, d'après Yves Le Berre, *op. cit.*, p. 164.

Une réforme orthographique basée sur le breton du Léon a été proposée par Jean-François-Marie Le Gonidec en 1807 et adoptée par quelques écrivains, surtout ceux du mouvement bretonniste. Mais les écrivains du pays de Vannes ne l'utilisent guère, ou seulement partiellement, et seulement une partie du clergé y est sensible pendant un moment, mais d'une manière générale, les revues catholiques ne l'utilisent pas.

### ***Les standards orthographiques unificateurs au xx<sup>e</sup> siècle***

Au xx<sup>e</sup> siècle, les diverses réformes orthographiques visent à unifier la langue bretonne, à représenter au travers de la graphie tous les dialectes, mais elles sont surtout basées sur l'étymologie et de moins en moins sur la langue parlée. En 1908, des écrivains se sont réunis pour réfléchir à une nouvelle orthographe du breton qui équilibrerait les représentations graphiques des traits phonétiques des dialectes léonais, trégorrois et cornouaillais du breton. Suite à un essai avorté en 1936 d'associer le dialecte vannetais à cette orthographe KLT, une orthographe sur-unifiée est lancée en 1941. Cette orthographe est aujourd'hui très largement utilisée, notamment à l'école. La seule tentative de rapprochement de la graphie et de la langue parlée est celle instituée par François Falc'hun, et elle met aussi l'accent sur le breton du Léon, tout en proposant une orthographe alternative pour le vannetais. On retrouve donc les deux grands pôles déjà mentionnés.

Par ailleurs, en l'absence de pouvoir institutionnel, aucune norme orthographique n'a pu être imposée. C'est pour cela qu'au niveau des représentations sociolinguistiques actuelles, les bretonnants imaginent un centre culturel virtuel. Dans leur esprit, il existerait un breton parfait, un « bon breton », stigmatisant par là leur propre breton. Ce besoin de double polarité, calquée sur le modèle français « patois vs français normé », se fait au bénéfice d'un centre imaginaire qui est tantôt le breton de l'école, tantôt le breton des livres, tantôt le breton du Léon, tantôt celui de Saint-Pol-de-Léon ou celui de Vannes, etc. Et plus on tente de l'approcher, plus il se dérobe. Car ce centre ne dépend pas de pouvoirs économiques, culturels ou politiques, mais de critères idéologiques.

Enfin, on peut noter que, même si la littérature de langue bretonne n'a pas été élaborée autour d'écoles, la confection d'œuvres littéraires ou pédagogiques dans des graphies plus ou moins homogènes a fini, petit à petit, par créer des standards écrits porteurs de valeurs symboliques importantes. Le rôle de l'institution religieuse, la proximité des lieux de pouvoirs (évêchés, préfectures, sous-préfectures) sont dans le cas de la standardisation plus importants que le seul critère économique.

**Des marges mouvantes : essai d'analyse**

La mise en regard de la dialectologie et de la standardisation linguistique par l'écrit en Basse-Bretagne laisse apparaître des espaces linguistiques marginaux qui ne se superposent pas, mais, au contraire, s'opposent. Cette contradiction cartographique schématique ne signifie pas contradiction historique et elle ne s'explique que par la diachronie (ces centres sont nés à des moments différents), par les représentations sociolinguistiques (des niveaux de langue différents impliquent des enjeux différents) et par la très grande importance des facteurs économiques et politiques, c'est-à-dire de facteurs extérieurs au langage.

Dialectologie	Standardisation
Oral	Écrit
Badume <sup>14</sup>	Standard
Populaire	Savant

14. « *Badume* » est un mot du vocabulaire sociolinguistique formé à partir de l'expression bretonne « *ba du-mañ* », signifiant « chez moi, ici ». Il renvoie aux formes linguistiques employées localement, dans un rapport de parité avec les autres locuteurs, et se rapportant à une institution d'usage.



Dialectologie	Standardisation
Depuis le <sup>v</sup> <sup>e</sup> siècle	Depuis le <sup>xiv</sup> <sup>e</sup> siècle
Importance de Carhaix	Importance de Morlaix et du léonais
Hiérarchie non perçue	Hiérarchie représentée (stigmatisation, subordination des marges)
Diffusion selon économie	Diffusion selon lieux de pouvoir culturel
Marchés, foires	Évêchés, préfectures, sous-préfectures
Contact immédiat	Contact médiat (livres, journaux, médias, école)
Frontières naturelles	Frontières mentales
Paronymie	Prescription
Variations continues	Tendance à l'unification (totale ou partielle)
Archaïsmes vs nouveautés	Bon usage vs mauvais usage

Malgré ces divergences dans la création et l'évolution du couple centre/marge, il est possible de dégager un certain nombre de notions caractérisant les deux types de fonctionnement linguistique en Basse-Bretagne :

1. La *permutabilité* ou *cumulabilité* : selon le point d'observation, une zone peut être centre ou marge, centre et marge.

2. La *divisibilité* : une marge peut être fractionnée. Un centre peut être multiple, il peut y avoir plusieurs centres simultanément ou successivement.

3. La *variabilité* : une zone peut être centre puis marge ou marge puis centre, selon le moment analysé. Des inversions de polarité sont possibles. Des centres d'innovation linguistique se déplacent au fil du temps et leurs cercles d'influence s'agrandissent ou se réduisent. Il en découle que le centre en question n'est pas forcément central géographiquement et que la marge n'est pas forcément périphérique. L'exemple actuel de Carhaix est intéressant. Au centre de la plus profonde influence dialectale, Carhaix n'a jamais été un centre culturel fort, jusqu'à la fin du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle. En revanche, depuis quelques années, encouragée par les pouvoirs publics locaux et relayée par une vie associative militante importante, la ville est devenue un nouveau centre culturel du breton (Lycée Diwan, Ofis ar Brezhoneg, formations au breton etc.).

### Conclusion : de l'usage du détail

Selon l'usage que l'on fait du détail, la représentation graphique des marges, les méthodes de fabrication des cartes, les méthodes de lecture de ces cartes peuvent porter des sens fort différents. Le détail peut façonner des représentations qui orientent le destin des cartes. Ainsi, la carte des territoires où se parlent des langues de la famille celtique suscite la représentation mentale d'une poussée des langues romanes et germaniques vers l'ouest, au détriment des langues celtiques, aujourd'hui marginalisées à l'extrême nord-ouest de l'Europe, face à la mer (**ill. 15**).



15. Fañch Broudic, *Histoire de la langue bretonne*, Rennes, Ouest-France, 1999, p. 9.

Des cartes dialectales s'appuyant sur des mots précis des langues vernaculaires de France (*ALF* et *ALB*, *NALBB*) peuvent compléter l'approche de cette marginalisation des formes celtiques, mais en complexifient l'analyse : la Basse-Bretagne, par l'emploi de certaines formes celtiques, constitue souvent un territoire marginal, mais elle n'est pas seule dans ce cas ; l'Occitanie par exemple l'accompagne dans plus d'un cas comme conservatrice de formes celtiques héritées du gaulois (ex. de la carte « aulne »), face à des centres politiques et économiques diffuseurs de formes nouvelles (**ill. 16**).

La réalité détaillée ne se laisse pas enfermer dans des concepts trop rigides ; elle résiste au compartimentage. Ainsi, la carte « balai » déjoue tous les présupposés. Le parler centré sur Paris emploie un mot d'origine celtique (*balai*), mot qui est d'ailleurs passé en français normé. La Basse-Bretagne, certaines régions de l'Occitanie et quelques régions du nord et du nord-est sont marginalisées par cette forme centrale en progression, et résistent par l'emploi d'autres formes, dont un mot d'origine latine (*skub-*) : c'est la forme celtique qui est ici centrale. Enfin, un regard précis tourné



16. D'après Jules Gilliéron, Edmond Edmond, *Atlas linguistique de la France*, carte n° 74 : « aulne ».

vers la Basse-Bretagne laisse apparaître des marges à l'intérieur de la marge, car à l'extrême ouest et le long de la frontière linguistique en pays vannetais, on continue à employer le mot d'origine celtique (*balaenn*), face au mot novateur de Carhaix qui apparaît dans ce cadre comme centre. Le même mot est ainsi usité dans les marges bas-bretonnes, dans le centre diffuseur autour de Paris et en français normé (**ill. 17**). La lecture du détail brouille les pistes. Mais le détail est la réalité. Les concepts l'éclairent et nous aveuglent à la fois, et en tout cas invite à une définition précise de la trace que l'on veut faire parler.



17. D'après Jules Gilliéron, Edmond Edmond, *Atlas linguistique de la France*, carte n° 107 : « balai », et *NALBB* n° 563 : « balai ».



Nelly Blanchard